La sélection du prix littéraire de la Porte Dorée 2019

Nihad Jnaid

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/9265>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.9265

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2019

Pagination : 170-175

ISBN : 978-2-919040-45-2

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nihad Jnaid, « La sélection du prix littéraire de la Porte Dorée 2019 », *Hommes & migrations* [En ligne], 1325 | 2019, mis en ligne le 01 avril 2019, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/9265> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.9265>

LITTÉRATURE

La sélection du prix littéraire de la Porte Dorée porte cette année sur six romans parus en 2018 et montre la grande vitalité de cette littérature de langue française portant sur l'immigration et l'exil. Certains auteurs sont déjà reconnus (Philippe Claudel, David Diop, Laurent Gaudé) et primés, d'autres confirment d'heureuses découvertes, même s'ils n'en sont pas à leur premier roman (Gauz, déjà chroniqué pour *Camarade Papa*, éd. Nouvel Atilla dans le précédent numéro, et Omar Benlaâla) ou bien proposent un premier roman (Jadd Hilal). Ils nous offrent des univers ancrés dans l'histoire coloniale ou dans l'actualité des migrations, maniant des veines aussi diverses que l'épopée mythologique, le cri des tranchées, les récits biographiques mêlés à la fiction, l'énigme policière, etc. Une sélection forte à lire sans réserve pour comprendre les drames de l'exil portés par une langue littéraire de grande valeur.

David Diop

Frère d'âme

Paris, Seuil, 2018, 176 pages, 17 €.

David Diop a placé en exergue une citation de Pascal Quignard, « *Qui pense trahit* ». Alfa Ndiaye, le tirailleur embarqué par amitié dans la grande boucherie de 14-18, a mal pensé. En restant fidèle aux commandements humains, il a trahi son « *plus que frère* », « *son ami d'enfance* », Mademba Diop. Mademba voulait partir à la guerre pour, croyait-il « *sauver la mère patrie, la France* ». C'est ce que l'école « *lui a mis dans la tête* ». Malgré ses douleurs, malgré ses suppliques, malgré ses cris, Alfa Ndiaye n'a pas achevé son ami agonissant.

« Je n'ai pas été humain avec Mademba, mon plus que frère, mon ami d'enfance. J'ai laissé le devoir dicter mon choix. Je ne lui ai offert que des mauvaises pensées, des pensées commandées par le devoir, des pensées recommandées par le respect des lois humaines, et je n'ai pas été humain. » La pensée trahit. Alfa a pensé, il a trahi. « *Je t'ai laissé me maudire, mon ami, toi, mon plus que frère, je t'ai laissé hurler, blasphémer, parce que je ne savais pas encore penser par moi-même.* »

Pour avoir été « *inhumain par obéissance aux voix du devoir* », Alfa reçoit une médaille. Mais il n'est plus dupe : ces « *voix du devoir* », « *trop bien costumées, trop bien habillées pour être honnête* », sont infestées de démons qui s'emparent des âmes. « *J'avais laissé la porte de mon esprit ouverte à d'autres pensées que je prenais pour les miennes. Je ne m'écoutais plus penser mais j'écoutais les autres qui avaient peur de moi. Il faut faire attention, quand on se pense libre de penser ce qu'on veut, de ne pas laisser passer en cachette la pensée déguisée des autres, la pensée maquillée du père et de la mère, la pensée grimee du grand-père, la pensée dissimulée du frère ou de la sœur, des amis, voire des ennemis.* » Penser par soi-même lui fait regarder autrement cette guerre et « *ce que ça veut dire, d'aller au feu, pour un Chocolat* ». L'ironique « *l'ainé croix de guerre chocolat*

Ibrahim Seck» traduit l'hypocrisie et le racisme ambiant. Il voit désormais la solitude des soldats, les mondes qui s'écroulent à l'ouverture d'une lettre parfumée, les suicides, les révoltes et les fusillés.

Mais le fil qui sépare l'entendement de la folie est ténu. Au centre de cette grande arène de boue et de sang, un homme glisse dans la folie. Alfa va devenir inhumain. Non pas en suivant les sorniois commandements de sa hiérarchie, mais par choix. À la différence des autres soldats africains qui jouent la comédie pour satisfaire le capitaine, lui devient *«sauvage par réflexion»*. Par le fait de sa propre pensée: à chaque sortie de la tranchée, il ramène une main de l'ennemi aux *«yeux bleus»*, par vengeance et par culpabilité, coupable pour ce qu'il n'a pas fait, coupable pour ce qu'il a dit à son ami. À la longue, Alfa inquiète ses frères d'armes. *«La rumeur effrontée a fini par courir les fesses à l'air»*, *«et j'ai su que le bizarre était devenu fou, puis que le fou était devenu le sorcier. Soldat sorcier»*. Les soldats, *«Toubabs»* et *«Chocolats»*, commencent à s'écarter du *«dëmm»*, *«le dévoreur d'âmes»*. Plutôt la guerre que le mauvais œil. Le capitaine finit par éloigner Alfa. Un mois de perm. Soins, convalescence, toubib et tout le toutim. Sur le champ de bataille, seule est acceptable la *«folie passagère»*, celle qu'on contrôle, pas celle insoumise de ce fou.

Alfa se retrouve à l'hosto, entre les mains du docteur François. Et de sa fille. Le *«purificateur de nos têtes souillées de guerre»* lui fait faire des dessins. Il en fera trois. Deux pour dire l'enfance africaine, les récits et les contes de la tradition, dire sa mère, enlevée par des cavaliers maures, l'amitié avec Mademba, l'amour la nuit qui précéda son départ. Sur le dernier, il figure ce qu'il appelle *«mes sept mains»*. Lui dessine *«pour qu'elles sortent du dedans de ma tête»*; l'institution militaire en fera une pièce à conviction. La folie, comme la guerre, doit être civilisée. À son procès, il ne sait déjà plus qui il est. Il peut juste dire ce que ressent un homme, tout juste sorti de l'adolescence, embarqué dans une guerre qui n'est pas la sienne, qui a vu *«son plus que frère»* mourir dans ses bras, sans pouvoir l'aider et cela parce qu'il a pensé. Il a pensé conformément à... On ne trahit pas impunément.

Mustapha Harzoune

Laurent Gaudé

Salina. Les trois exils

Arles, Actes Sud, 2018, 160 pages, 16,80 €.

En 2017, avec le *Silence du cœur*¹, Mohamed Mbougar Sarr donnait à comprendre les enjeux individuels et collectifs de l'immigration. Laurent Gaudé livre ici une épopée, l'épopée de l'exil, élevant l'exil au rang de mythe fondateur. Ce chant épique est porté par la voix de Malaka, le troisième fils de Salina. Il raconte la vie de sa mère morte. Son chant est solennel, décisif, car le cimetière seul décidera de recevoir le corps de Salina. *«Le cimetière n'a été construit que pour les étrangers. D'aussi loin que la ville est ville, elle a eu soif de récits.»*

Salina est une enfant abandonnée, déposée par un mystérieux cavalier. Devant l'enfant, le village ne fait rien. Attendre! Attendre que la vie quitte ce corps exposé aux brûlures du soleil et à la menace des hyènes. S'il meurt, la faute ne retombera pas sur le clan des Djimba. Est-ce là la version épique du responsable mais pas coupable? Ou cette façon si particulière de se détourner de ceux qui se noient à une portée de main de nos gilets de sauvetage? Une femme et sa *«voix de réconfort»* vont se lever pour sauver l'enfant. Mamambala devient la protectrice de l'étrangère, de

1. Paris, Présence africaine, 2017. Lauréat 2018 du Prix de la Porte Dorée.

l'« *enfant venue de nulle part* ». L'enfance de Salina sera heureuse. Mamambala veille. Salina entrevoit même une vie d'amour, avec Kano, le cadet du chef Sissoko Djimba. « *Il n'y a qu'une chose que Mamambala n'a pas dite, c'est que grandir était un exil.* » L'exil porte un nom, Saro, le frère aîné de Kano. Quand arrivent ses premières règles – « *de quelle blessure saignons-nous, Mamambala ? demande Salina* » –, l'enfance s'éloigne, la liberté avec. Salina doit épouser Saro. Mariage forcé. « *Désormais, Salina le sait : son nom est celui d'une douleur* » et le chant devient colère, haine et vengeance.

Salina aura trois enfants : Mumuyé, l'enfant né du viol légal, l'image de sa soumission. Puis, neuf nuits après son bannissement dans le désert, Salina accouche de « *son enfant de colère* », Koura Kumba. Il sera le bras armé de sa vengeance. C'est lui qui tuera Sissoko Djimba et, au cours d'un combat de plusieurs jours, Mumuyé, son frère. Le corps de Sissoko sera amputé, pour interdire au défunt tout repos. C'est là le récit d'une double (et symétrique ?) amputation : à Salina l'exil, à Sissoko le tourment éternel. Le combat entre Koura Kumba et Mumuyé commence comme l'affrontement du légitime et de l'illégitime, du racé et du bâtard, de l'héritier et du paria. Pourtant, dans et par cette interminable lutte, les deux finissent par se reconnaître pour frères, condamnés à mourir « *d'une même plaie* ».

Malaka est le troisième fils de Salina. L'enfant du « *don* », celui « *qui enterre le vieux sang* », le fils « *qui lui offrira le repos et créera la légende* ». Ce n'est plus la voix de Salina qu'il faut écouter, « *car elle est enlaidie par la haine* » dit-elle, mais son « *histoire* ». Le récit devient récit de filiation, d'appartenance et d'origine. Tout ce dont Salina fut amputée, c'est par son fils, par la bouche de cet enfant aux deux mères, que Salina y accèdera. « *Ne vous fiez pas à ma solitude (...): tout un monde se présente à vous par ma voix* » dit-il. Ce n'est pas par Mamambala, ce n'est pas par l'amour, ce n'est même pas par l'enfantement que Salina entre dans l'histoire du groupe, mais par un don – « *alors, il n'y aura pas d'arrogance, ni d'un côté ni de l'autre, mais un mélange égal de sourire et de larmes* » –, et par ce fils qui la reconnaît pour mère. Ici, ce n'est pas la mère qui inscrit l'enfant dans le groupe mais le fils qui fait entrer la mère dans le groupe. Et qu'importe si Malaka ne

connaît pas tout de l'histoire de sa mère. Ce qui compte, c'est qu'il porte « *sa réconciliation avec le monde* ». Ce qui importe c'est que Salina, « *la femme enragée, violente* » s'est « *effacée pour le laisser grandir* ».

Le cimetière acceptera-t-il d'offrir à Salina le repos ? Fera-t-il sien son récit ? En fera-t-il une légende, libérant ainsi Malaka de son héritage ? Lui permettant « *à ton tour de [se] fondre dans le monde. Tout est à venir* » ? Un autre monde est à venir.

M. H.

Philippe Claudel

L'Archipel du chien

Paris, Stock, 2018, 288 pages, 19,50 €.

Avec *L'Archipel du chien*, Philippe Claudel signe un roman qui associe la parabole au thriller, à travers l'histoire d'une île et de ses habitants dont l'existence, apparemment paisible, va être perturbée par un événement inattendu : trois corps échouent sur la plage et viennent bouleverser un équilibre de vie, un projet de thermes et poussent les habitants à se dévoiler.

Confrontés à ces corps, les personnages du roman, tous désignés par leur fonction, leur métier (le maire, le curé, le médecin, la boulangère, l'instituteur...) vont se lier par un pacte que seul l'instituteur refuse, s'insurgeant contre cette alliance malsaine. Il rappelle certaines valeurs de respect, de dignité, d'humanisme, et interroge le maire sur la responsabilité des uns et des autres : « *Qui pourrait bien s'aventurer là-bas, dans ces eaux dangereuses, sinon quelqu'un qui*

connaît l'endroit? C'est-à-dire quelqu'un d'ici, Monsieur le Maire?» Et justement, «quelqu'un d'ici», lui ne l'était pas. «Le rappel que l'instituteur n'était pas d'ici. Qu'il n'était pas né sur l'île. Qu'il n'était pas comme eux. Il n'y avait qu'à l'écouter ou le regarder. C'était le meilleur argument en somme, celui de la naissance, de la communauté, des origines. C'est avec cela que les civilisations se sont construites et fortifiées.» Très vite, l'instituteur rejoint la catégorie qui dérange, celle de l'Autre, celui qui n'est pas d'ici, qui est différent, tout comme ces «corps noirs» de migrants qui deviennent un symbole et servent à l'auteur de prétexte pour développer son intrigue. Un symbole qui révèle une île noire comme l'âme de ses habitants, comme la lave. Face à cet Autre, la réponse n'est que défiance et rejet.

C'est la part sombre qui domine: cupidité et égoïsme justifient la position du maire. «Les hommes qui étaient prêts à mettre des sommes considérables pour la réalisation du complexe aimaient l'ombre et la discrétion par-dessus tout... Ces hommes-là détestaient les contrariétés, les imprévus, les journalistes, les tribunaux.» Les habitants oscillent entre calomnies, délation, bassesses et lâcheté d'une part, et culpabilité et sentiment d'injustice d'autre part. Puis il y a l'arrivée du ferry et de «l'homme à la valise», un commissaire qui, dit-on, vient enquêter. Claudel procède à l'exploration d'une île et des âmes de ses habitants, et provoque chez le lecteur un sentiment d'indignation, parfois d'effroi. C'est le roman des errances humaines, perçues à travers une situation lourde d'hostilité et de méfiance sur une île anonyme qui offre un cadre familial. C'est aussi le roman des rumeurs, du racisme et de la lâcheté au quotidien avec une redoutable performance narrative. Le récit procède par anecdotes, superposées avec talent. On peut souligner cependant une position quelque peu moralisatrice, l'absence de suivi ou l'inconsistance des personnages féminins et parfois des ressorts qui ne provoquent pas d'émotions.

À la fin du roman, le pacte se heurte à l'ampleur du phénomène migratoire auquel l'île est confrontée: «Qu'avions-nous donc fait pour mériter ça? Ou qu'avions-nous pas fait? Nous nous sommes mis à pleurer. (...) À chaque instant la mer poussait à nos pieds des dizaines de cadavres qui avaient l'âge

auquel il devait être interdit de mourir et tous avaient sur le visage la même expression, grave, qui rentrait dans notre âme pour lui demander des comptes.»

Un roman pamphlet qui dénonce aussi bien l'individualisme et les sociétés d'accueil, incapables d'hospitalité, que les manipulations, l'avidité et les bassesses car «l'amour finit par s'estomper, mais pas la détestation».

Nihad Jnaïd

Omar Benlaâla

Tu n'habiteras jamais Paris

Paris, Flammarion, 2018, 208 pages, 19 €.

C'est le récit de deux trajectoires, de deux maçons exilés dans la capitale, Paris. 150 ans les séparent et pourtant leurs récits de vie se croisent dans le même quartier, se rencontrent aux travers les mêmes luttes et se ressemblent au point de ne plus savoir de qui le narrateur parle. Bouzid Benlaâla et Martin Nadaud partagent beaucoup plus que leur métier. *Tu n'habiteras jamais Paris* narre l'histoire de Bouzid qui quitte sa Kabylie natale pour Paris. Son jeune âge ne l'empêche pas d'être lucide sur la nécessité de partir. Nécessité dont il dit: «*Mon émigration n'est pas économique, comme ils disent. L'urgence, c'était de ne pas devenir fou. Il fallait beaucoup de courage pour quitter les siens, mais bien plus de folie pour rester.*»

Et cette lucidité va le guider sa vie durant. Face à l'assistante sociale d'abord, qui décide de l'envoyer en banlieue: «*Aulnay-sous-Bois, Garges-lès-Gonesse, Le*

Blanc-Mesnil; c'est là que j'ai envoyé tes cousins: tu y seras comme chez toi», et à qui il dit «non»: «J'ai seulement dit non, ma révolution française.» Face à ses cousins ensuite pour s'émanciper et avoir un «chez soi», mais aussi face à la dame de la mairie qui refuse d'inscrire les enfants de Bouzid à l'école de la rue Sorbier. Bouzid prend conscience de ces «lignes imaginaires» ou de cette «frontière invisible» qui cantonne les immigrés, comme lui, dans un quartier, un secteur: «J'ai très vite eu le sentiment qu'un tuyau d'aspirateur nous tirait vers les nôtres, alors que nous étions tout à fait capables de nous mélanger.» Face à chacune de ces frontières, Bouzid a fait le bon choix: «Refuser l'enfermement a été la meilleure décision que j'ai pu prendre: j'étais venu à Paris pour y vivre, pas seulement pour y travailler.» Sortir du cadre imposé avec ses semblables dans les cafés, sur les chantiers et dans l'immeuble où tous logeaient, c'est sortir du «désordre patriotique», forcer son destin en transgressant les limites. Bouzid a des attentes, des aspirations: «Et moi, c'était pour être ébloui que j'avais traversé la mer.»

L'histoire individuelle se mêle à celle d'un quartier parisien, Ménilmontant, et à son évolution: «ce quartier était un continent». La littérature nous offre ici une lecture urbaine de l'histoire de ce quartier sur plusieurs décennies avec comme point de départ: rue de la Mare.

À cette histoire individuelle s'ajoute une autre: la trajectoire de Martin Nadaud, un autre maçon, creusois, né en 1815 et «monté» à Paris à l'âge de 14 ans, en 1830, avant de devenir député en 1848. «Martin Nadaud et toi avez beaucoup de points communs: votre enfance à la campagne, l'exil à Paris dans une chambre misérable avec des camarades de votre région... Lui a connu les Trois Glorieuses et la Seconde République et toi, Mai 68», explique Omar à son père. Deux destins individuels sur fond de lutte politique et de mobilisation syndicale à un siècle d'intervalle. Un récit sur l'émancipation grâce à «l'instruction», à l'apprentissage et à la formation. «La vie l'a poussé à devenir quelqu'un d'autre... il a dû forcer son destin. Quant à toi, tu as refusé d'être un travailleur muet qui vivrait dans une cité en banlieue.»

Les voix s'entremêlent dans ce récit double, et pour cause: l'auteur-narrateur se fait le porte-parole de son père, Bouzid, et

mène côte à côte les deux histoires. Double narration également, et même parfois polyphonique: la voix de Martin Nadaud, celle de l'auteur qui raconte l'histoire de son père mais parle aussi de lui-même. Raconter la vie de son père est l'occasion de retrouvailles entre les deux, de retrouvailles aussi avec Oum 'Al Az aussi, la mère. Discrète mais bien présente. «Et si finalement toute cette entreprise, cette expédition à rebours, ne servait qu'à ça? S'il fallait passer par l'écrit pour parler à ses parents?». Et quel plus bel hommage d'un fils à son père que de dire: «Je me vois en lui»?

N. J.

Lauréat du prix littéraire de la Porte Dorée 2019.

Jadd Hilal

Des ailes au loin

Tunis, Elyzad, 2018, 216 pages, 18,50 €.

C'est le roman de quatre femmes d'origine palestinienne: Naïma, Ema, Dara et Lila, sur trois générations, respectivement grand-mère, mère, sœur et nièce. Jadd Hilal signe un premier roman sur la famille et l'exil au féminin. À partir de Haïfa, dont est originaire la grand-mère, et qui est le point de départ de vies d'exil jusqu'en Europe, ces quatre femmes nous accompagnent dans la découverte d'un contexte géopolitique très complexe et peu abordé dans la littérature de langue française. Haïfa, puis Shefa Amr,

Baalbek, et Damas... *« ce n'était pas Baalbek mais un campement près de Baalbek ».*

Le roman met en scène des générations de femmes à travers les violences qui leur sont faites par les hommes et par les guerres. *« Mon père était dur avec tout le monde »* explique Naïma. Mais un schéma de répétition s'installe et Jahid, son mari, ne fait pas mieux. *« Mon mari me soumettait, il me soumettait à tout »*, jusqu'au choix du nom de leur fille, Ema. *« Ton prénom vient d'une femme avec qui ton père a eu une liaison avant moi. Ma mère. Aucun tact. La femme s'appelait Ema. »* Mariée à 12 ans, Naïma ironise : *« J'avais 12 ans, il en avait 21. Un cas classique d'inversion numérique. »* Jahid non plus ne voulait pas de ce mariage mais c'est le début de violences subies et tues : *« Une nouvelle fois, j'ai été sauvée de l'anéantissement par une naissance »* dit Naïma, après la naissance du seul garçon qu'elle eut avec Jahid.

La violence des hommes est double, elle sévit dans le cercle familial, mais également dans le cadre plus général de la guerre. L'exil subi engendre des situations inextricables : *« Carte d'identité. – La carte d'identité ? Vous voyez que je l'ai ? – Je suis palestinienne. »* Les registres ont été brûlés pendant la guerre. Être apatride n'est pas un choix. *« Écoute Naïma, moi je vis en Syrie mais je suis née en Palestine, j'ai grandi là-bas, tu crois que j'aurais pas préféré y faire ma vie ? »* s'interroge Basilah, la cousine. Les personnages se questionnent sans cesse sur leurs liens avec les territoires : *« De même que Rashad a dû abandonner sa lutte contre*

Tsahal pour son nouveau mari, moi, j'ai dû quitter mon pays pour mes enfants. Le Liban, c'est aujourd'hui encore une émotion impossible à retrouver (...). »

L'écriture du roman privilégie un style sobre et laisse la place aux personnages dont les vies se déploient, s'imbriquent et se complètent. Les schémas se répètent de mère en fille : fuir le mari, fuir un pays en guerre... Ce ton original et tendre confère au roman un caractère lumineux, malgré la gravité des situations, car il parle de liberté : *« C'est là que j'ai fait mes premiers pas de liberté, au Liban, pas face aux autres mais face à moi. »* Le style paraît simple, mais il permet aux voix féminines de pleinement exprimer une solidarité et un amour indéfectibles qui lient ces femmes : *« Que ma vie n'était pas si différente de celle de ma mère, qu'elle était elle aussi une vie de tiraillement entre la légèreté libanaise d'un côté et la responsabilité franco-suisse de l'autre, entre l'insouciance de l'enfance et la maternité de l'âge adulte. De tiraillement entre ces deux âges qui, au lieu de se succéder, se déchiraient, toute la vie durant. »*

Le roman aurait pu éclairer davantage le contexte politico-historique occulté des mobilités et des exils au Proche-Orient, malgré quelques dates qui émaillent le récit et nous font suivre des événements marquants : l'attentat de 1938 à Haïfa par la Haganah, la « guerre civile en Palestine » en 1947, la révolution palestinienne, la guerre au Liban en 1976, puis en 1982, etc.

N. J.